L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLÉANS.
MARDI, 3 FEVRIER 1891.

BULLETIN ARTISTIQUE

X

Aujourd'hui seri demain.—Quitté pour la peur.—Charybde et Scylla.—Théâtre de l'Opéra : la situation actuelle ; la Société des Artistes.—Ce qui est et ce qui aurait pu être.—Emballement tout passager ; air connu.—Notre public, sa bienveillance et son tact.—Nul n'est indispensable.—Tableau et tableautin.—E pur si muove!—Un dernier pleur et un souhait—Un bruit.—George Bizet.—Un parterre se déjugeant sincèrement.—Réparation.—Reprise de CARMEN *à l'Opéra.—Les artistes.*—LE PROPHÈTE.—LA PETITE MARIÉE.—BÉNÉFICE DE MLLE MARTINI—*Manifestation significative.*—LES HUGUENOTS.—*Les spectacles—Mlle Héléna Augustin.*

Entourer de sollicitude *aujourd'hui*, c'est le plus souvent sauvegarder *demain*. Telle est la morale, tel le *muthos déloti* que me rappelle la phase où se trouve actuellement notre Opéra.

Si grave que fut son cas, je n'ai certainement jamais désespéré de lui; pourtant il faut en convenir, il avait été soumis à un empirisme, si continu, si inconsciemment osé, que l'inquiétude m'avait hanté à son endroit.

Il m'avait causé comme une peur galopante; un moment j'ai craint qu'après avoir été si rudement entamé par Charybde, il ne fût achevé, irréparablement disloqué par Scylla. Heureusement bon sens et bon public sont venus à la rescousse; une crise manifeste, facile à prévoir, inévitable, s'est produite; un paroxysme a sévi; les remèdes héroïques ont été jugés désormais indispensables, résolument appliqués; Charybde une fois éliminé, on a bientôt après supprimé Scylla.

Présentement cette sollicitude pour *aujourd'hui*, dont je parlais tout à l'heure, s'est éveillée, fonctionne et, tout en favorisant le moment actuel, prépare *demain*, prépare l'avenir qui eut été promptement compromis au train dont on allait. Les réponses faites aux appels des artistes réunis permettent de penser que les plus puissantes sympathies leur sont acquises et qu'ils arriveront ainsi, sans avoir subi trop lourdes pertes, à l'issue de cette campagne.

Tout est bien qui finit bien, dit Shakspeare; or ici la fin se laisse déjà percevoir favorable; la situation présente est rassurante, au souvenir de ce qu'elle a menacé d'être.

Songez donc à ce qui serait advenu si certaine combinaison avait abouti, comme on l'a craint une heure. La Société des Artistes décidément écartée, on se serait trouvé en face de l'un de ceux-là s'improvisant directeur; choisissant dans une troupe, déjà faite, tels éléments qui lui auraient convenu, et rejetant les autres; non plus peut-être guidé par des considérations artistiques, mais budgétaires.

C'était son droit.

Des sujets en bon nombre, vous le pressentez, auraient été mis au rancart; puis la proscription achevée, le tableau du personnel prudemment étriqué, on aurait sollicité l'aide des amis du théâtre.

Seulement m'est avis que ce public dont on ne se gausse pas aussi aisément que paraissent de croire les naifs prétendus révélateurs venus ici d'hier, aurait pris mince souci d'une situation ainsi retournée: celle d'un artiste devenu spéculateur; tablant, d'une part, sur des dépenses considérablement allégées, et d'autre part sur la perspective que pourrait lui offrir, dans un avenir prochain, cette facile entrée de jeu: la direction pour la saison 1891-1892, ce qui semblait être son véritable objectif.

La mise en pratique de tel plan a pu sourire un moment à quelques esprits, excellemment intentionnés, qui, avant tout, voulaient et veulent empêcher la fermeture de l'Opéra; je suppose pourtant qu'une heure de réflexion a modifié radicalement leurs conclusions.

Quant à moi, j'ai toujours pensé—et je persiste dans mon opinion—que l'adoption de ce système aurait porté un coup fort sérieux aux destinées de l'Opéra. Il est providentiel que la volonté collective des artistes et employés de l'Opéra l'ait tué dans l'œuf, et nous ait évité l'aventure de nombreuses personnes nécessiteuses jetées sur le pavé, pour le plus sûr profit d'un seul, et forcément détachées de camarades dont elles auraient dû partager la bonne ou la mauvaise fortune.

Combien est différent le spectacle aujourd'hui sous nos yeux. Tous ceux qui n'ont pas voulu déserter la cause commune, sont unis pour un même combat; aux uns leurs appointements accoutumés sont pleinement garantis; les autres acceptent les hasards de l'entreprise. Quant aux dissidents partis, parce que tel a été leur vouloir, ils sont payés—c'est le renseignement officiel reçu par moi—; et de ce paiement, si lourd qu'il fut, les sociétaires actuels ont spontanément accepté les risques, la charge.

Une troupe fonctionnant dans de semblables conditions est éminemment intéressante, vous le concéderez; et c'est parce qu'il en juge ainsi que le public est venu, vient chaque jour à elle, et lui demeurera fidèle, jusqu'au bout d'une aventure dont le résultat, je le crois, sera satisfaisant. Ici, devant le malheur de tous l'équité, voulait que le dédommagement fût pour tous, dans quelque proportion que s'offrit celui-ci.

Si la portion doit être congrue, cela est fâcheux; mais il eut été inique de la supprimer absolument aux uns, afin de l'assurer plus ronde à d'autres. C'est contre pareille *justice distributive* que je me suis élevé tout d'abord et je crois m'être ainsi tenu dans le vrai. C'est, si je ne me trompe, l'avis de l'immense majorité du public; et aussi de ceux qui, tout d'abord et de très bonne foi, crurent que le salut était dans une direction responsable.

Cet avis je le partageais assurément; à la condition expresse pourtant que cette responsabilité ne couvrit pas une partie choisie du personnel, mais la troupe entière; quitte à s'entendre sur des réductions d'appointements, qui certainement auraient été consenties en semblables circonstances.

Quoi qu'il en soit, l'association poursuit sa voie avec ensemble, et les sympathies pour elle n'ont pas varié.

Depuis le début de la nouvelle administration, des obstacles se sont élevés: des indispositions ont gêné le répertoire, un temps fort peu engageant a sévi; cependant le patronage reste le même. Les recettes se maintiennent très satisfaisantes en moyennes; les quatre dernières, entr'autres, fort belles, et les listes de souscription supplémentaire, de donation, pour mieux dire, reçoivent, chaque jour, me dit-on, de nouvelles et sonnantes signatures. Je sais—*de visu*—des hommes d'affaires qui s'occupent très activement à en multiplier les noms; sous mes yeux l'un d'eux obtenait, en peu d'instants, des contributions très importantes.

Quelques-uns craignaient, me disaient-ils, que, tel sujet venant à manquer dans la troupe, une baisse très sérieuse ne fut subie par la caisse; ils sont maintenant rassurés à cet égard. Le niveau de cette caisse ne change guère, et j'ai conviction bien ferme qu'au cours de la période où nous entrerons tout à l'heure, le maximum sera fréquemment atteint, comme il l'a été ces deux ou trois derniers jours.

Ceux-là même qui ont cru devoir s'opposer à la Société des Artistes, lui sont revenus très sincèrement; très libéralement encore ils l'appuient de leurs deniers, après avoir agi fort généreusement aussi pour la défunte administration, morte d'un long suicide.

On peut, dans une certaine mesure, regretter le départ d'un artiste; c'est là affaire de goût. Mais, pour Dieu! n'allons pas conclure de là à l'indispensable, mes amis.

Notre parterre a trop voyagé; trop vu, trop entendu pour y croire. On se passe même des plus hautes individualités, et je ne sache pas que l'une de celles-là nous soit venue cette saison.

Il se peut qu'un instant notre public—cela même est son côté faible, je n'en disconviens pas—il se peut, dis-je, que le public, avide de spectacles, surtout après une longue privation, au début d'une saison—*passons et circonstes!*—se laisse aller à des manifestations surchauffées, menaçant explosion; il se peut qu'un temps il donne dans l'emballement, à l'exemple de je ne sais plus quel personnage d'opérette; soit.

Cela tient à sa nature accueillante, ardente, expansive; pourtant ne vous y méprenez pas, il ne faudrait pas baser là-dessus une appréciation de son jugement en matière d'art.

D'ordinaire il revient vite de ces folles chevauchées d'enthousiasme, et en fin de compte il a le tact d'assigner à chacun sa place.

Ses souvenirs, son goût sont là pour le guider.

Croyez-moi, gommeux ou fins de siècle, qui en parlez parfois avec une très comique désinvolture cavalière, il vous en remontrerait beaucoup et longtemps; renoncez-y, vous n'êtes pas de force à l'enjôler avec des réclames parlées ou placardées, dont la banale composition lui est trop connue. Ce public s'entend très joliment à tailler.

Donc, pas d'indispensable; pour parler net, on se passe allégrement de M. Cossira à l'Opéra, et ma foi je ne vois rien là pour me faire sursauter, tressauter. Non seulement on s'y est peu tourmenté de sa défection, mais encore on n'a pas voulu, m'assure-t-on, de la rentrée offerte du trop tambouriné ténor, qui, je n'y contredis pas, aurait peut-être pu obtenir un prix au Conservatoire de musique de Paris, mais qui enfin n'eût jamais l'honneur de cette distinction, quoi qu'on en ait dit, par la très concluante raison que jamais il ne franchit le seuil de l'endroit, comme élève. Demandez plutôt à son professeur, M. Sareau.

Pas plus pour cet artiste que pour d'autres de la présente troupe, je ne me suis engoué. Oui, je tiens en cela à bien nettement consigner ici mon jugement—juste ou erroné—car ces impressions vont à Paris—; je tiens essentiellement à noter que, pour ma part, je ne range point parmi les grandes toiles ce que je considère comme une toile de chevalet, comme un tableautin; et pas un Meissonier, s'il vous plait. Pauvre Meissonnier, mort il y a trois jours, et qui, lui, laisse l'Art en deuil!

Pas de ces complaisantes confusions au sein de notre public, non plus; elles lui vaudraient un brevet de candeur, de naïveté qu'il ne mérite pas. Il connait mieux les degrés de valeur.

Oui, soyons vrai, absence de tempérament, absence absolue de feu sacré et surtout de personnalité chez M. Cossira; néanmoins talent gracieux, agréable, mais, redisons-le sans hésiter, dont fréquemment et tout récemment, ne vous déplaise, nous avons eu le plus qu'équivalent.

En somme, et à l'exemple des sociétaires de l'Opéra, je n'ai pas exagérément déploré l'absence de M. Cossira; j'ai pensé que sans lui la terre tournerait encore: *E pur si muove!* Mon regret n'a été ni trop déchirant, ni trop persistant. Je vous avoue même que déjà, et depuis quelque temps aussi, je suis absolument consolé.

Et qui donc a voulu l'éternité des larmes!

Ainsi un dernier pleur et terme au deuil.

Cela dit, je ne veux nullement du mal au prochain. Aussi j'espère que le terrible duel transatlantique dont il a été question, dans Landerneau, ne sera pas fatal à l'artiste éclipsé. J'ai même prié un mien ami parisien de me cabler à ce sujet. Mais jusque-là, le petit coin du monde où nous vivons, s'inquiète, est en suspens, halète, en attendant le dénouement de ce poignant épisode. Que les destins soient cléments! pas d'immolation de ténor, n'est-ce pas? car ils se font décidément rares, bien rares, puisque celui-là palpait dix mille francs par mois. O valeur reçue, toi aussi tu n'es donc parfois qu'un vain mot, comme la vertu!

A notre Opéra aucune bataille en perspective, désormais, Dieu merci; la paix y règne et nullement celle de Varsovie.

J'aime à croire qu'elle durera.

Cependant on me fait la confidence que ce calme pourrait bien, dans un court délai, j'entends après la clôture, se changer en agitation.

On rapporte—je n'affirme rien—que des choristes—côté des hommes—se seraient—comment dirai-je?—syndiqués, liés par serment, ou plutôt par contrat, dûment paraphé, à n'accepter aucun engagement, à moins d'une certaine somme hebdomadaire, par eux fixée au minimum; somme attribuée uniformément à ceux-ci et à ceux là, sans considération de l'inégalité des valeurs. La république de l'Art alors?

Encore un coup je ne garantis rien, et préfère même penser que je suis mal renseigné, malgré les affirmations et confirmations par moi reçues. Que si le fait était exact pourtant, je le regretterais; non pour l'Opéra que pareille combinaison ne léserait pas une heure, mais pour les égarés qui s'y seraient jetés. Elle échouerait infailliblement, tôt et complètement, pour peu qu'ils eussent à traiter avec un directeur, jaloux de son autorité, décidé à être maître chez lui; et celui-là nous vient. Le plus prudent pour les membres de cette Sainte-Vehme en réduction—si tant est qu'ils existent, serait de vite briser leur ligue; d'abandonner, d'oublier ce projet. Il ne saurait en résulter en bien pour eux, ni créer d'entraves à l'action du directeur de l'Opéra; il n'en résulterait qu'un déplacement d'action pour celui-ci, qui assurément ferait, à Paris même, le recrutement de la partie chorale. Donc lutte puérile, lutte vaine; dont les esprits réfléchis devraient bannir la pensée. C'est mon conseil bien sincère; il est bon, croyez-le.

—La reprise de *Carmen* avait lieu samedi dernier; aussi cette quarante huitième soirée de l'abonnement (50 représentations) a-t-elle été, comme auditoire, l'une des plus brillantes de la saison.

Carmen est d'abord l'œuvre ciselée, caressée, d'un grand musicien, d'un très opulent coloriste de la composition lyrique; c'est aussi celle d'une personnalité originale, s'appliquant à s'éloigner des chemins battus, à laisser sa fantaisie prendre librement son vol, cingler avec indépendance vers les sphères de l'imagination, comme les hirondelles vers les régions ensoleillées; sans souci des conventions, des formules.

Oui, la *Carmen* de Bizet, qui immortalise sûrement aussi celle de Mérimée, fut bien une évolution nouvelle dans le monde musical. Ce fut une création toute réelle et c'est à cela peut-être qu'il faut attribuer les étranges hésitations du public parisien, qui, au début, ne se rendit vraiment pas compte de la portée de la partition, ne sut pas la mesurer et la traita même avec une indifférence qui fut une blessure profondément cruelle à Bizet, et dont il saigna jusqu'à son dernier jour, ce jour sitôt venu, hélas!

Néanmoins il avait foi en sa *Carmen* à lui, dont il était épris plus encore que *don Jose*, et dont il mourut peut être. Il en parlait, il en écrivait comme d'une création dont on a le droit d'être fier. Lui qui, à propos d'œuvres précédentes et très distinguées cependant, avait été vraiment sévère pour sa propre individualité, il sentait qu'il était arrivé, dans ces quatre actes, à l'un des sommets tentés, enviés par son rêve d'artiste. Pourtant à cette justice consciencieusement rendue se mêlait souvent, le plus souvent, quelque chose d'amer dans le cœur, dans l'esprit, sous la plume du jeune maître; comme s'il pressentait tristement que la mort rôdait déjà autour de son génie et ne lui laisserait pas le temps, la joie immense de jouir, auprès d'une mère idolatrée, de la revanche que Paris et la France lui donneraient un jour, pleine, éclatante.

En complète jouissance de son talent si plein de verdeur, d'initiative, de fierté, d'aristocratie, dis-je, Bizet est mort. Mais elle est venue cette revanche qu'il avait perçue peut-être à travers les lueurs de l'imagination, qui elle aussi flamboie sur les lointains, les rapproche, les fait entrevoir, comme dans une aurore boréale.

Oui, les lauriers poussent aussi, poussent surtout sur les tombes parfois; la preuve s'en est faite une fois de plus sous nos yeux.

Carmen, après une triomphante odyssée à l'étranger; après avoir été admirée partout, fut enfin reprise à Paris. Aussitôt l'on s'y demanda s'il était bien vrai que ce fut là l'œuvre si froidement accueillie naguère. Elle revenait la même; mais on aurait voulu—pour une satisfaction d'amour-propre, qui sait?—se convaincre que la partition avait été remaniée et que, dans une seconde inspiration, le compositeur y avait placé les beautés maitresses qu'on y rencontrait, qui y éclataient maintenant. Point.

L'ouvrage était le même; il n'y avait de changé que le jugement de Paris; de l'erreur celui-ci était revenu à la vérité; voilà tout. Mais, le chantre méconnu, George Bizet n'était plus là. Météore trop vite disparu, il s'en était allé dans l'au-delà; se demandant peut être, à la dernière heure, s'il était mépris sur cette création, où il avait mis tout son vert et ardent génie, tout son souffle humain, toute son âme d'artiste.

Les lauriers poussent sur les tombes, écrivais je tout à l'heure; sur celle du pauvre Bizet ils jaillirent de toutes parts. Le public voulant une grande réparation à une grande faute, la poussa peut être même trop loin jugeront quelques-uns, et fit à *Carmen* des apothéoses que ne connurent pas des compositions d'un vol plus élevé cependant.

Aujourd'hui on ne se contente plus de la marche triomphante de *Carmen* à travers le répertoire de tous les théâtres lyriques—en France, à l'étranger; on dresse des statues à Bizet, et la recette d'une seule représentation de son chef-d'œuvre a fièrement réalisé, l'autre soir, la somme nécessaire au monument que Paris lui élève. Consécration tardive, mais rayonnante, mais complète. Acclamons-la, saluons-la, de toute la force que fait vibrer le souvenir d'une légitime gloire, éteinte dans toute la beauté de son aube.

Bizet était né à Paris le 25 octobre 1838. A 18 ans il remportait le second Grand Prix de composition musicale (Prix de Rome), et en 1857, à 19 ans, le premier.

Carmen fut chantée ici, pour la première fois, par une troupe italienne, que nous mena l'un des frères Strakosch; et ce fut, si je me souviens, à Mme Bellocca qu'était alors confié le rôle créé, fixé, pour ainsi dire, par Mme Galli-Marié.

J'aime à rappeler le fait de cette représentation; quoique l'exécution n'en fût point irréprochable, loin de là, l'ouvrage porta. En effet, dès le premier soir on y fit réellement fête à la plupart des pages saillantes; plusieurs furent bissées. En cela notre public montra beaucoup de spontanéité, de sûreté de goût.

Cette même promptitude de bon jugement se manifestait, la saison dernière, à la première du *Roi d'Ys*, d'une exécution fort appréciable comme ensemble: M. Balleroy, Mmes Leavington, Beretta; et où le rôle de *Mylio* fut créé avec une incontestable autorité par M. Farst, éminent chanteur, demeurant toujours un fidèle de l'art.

Si je cite aussi ce dernier ouvrage c'est qu'il n'est point de ceux où mélodie et accompagnement se coulent dans un moule accoutumé; c'est qu'il abonde en lignes fines, déliées, que ne découvre pas le premier venu; qui veulent, pour être saisies, comprises, acuité de coup d'œil, distinction dans le goût. Et c'est parce qu'elle ne saute pas aux yeux, sans doute, que la toute remarquable partition de Lalo demeura si longtemps dans les cartons de l'Opéra Comique, d'où M. Paravey l'exhumait enfin en 1888.

Mme Potel Bernard chantait, me dit-on, le rôle de Carmen pour la première fois.

Si j'ai fait plus d'une fois des réserves à l'endroit de cette artiste, de sa voix actuelle, je n'ai pas caché et je répète qu'à mon sens nul ne lui est supérieur, pour le chant, dans la troupe présente. La soirée de samedi m'en a été une preuve nouvelle. Je n'ai point assisté à la représentation entière; pourtant ce que j'en ai entendu m'a suffi pour retrouver en Mme Potel Bernard ce que donne une excellente éducation musicale: les contours de la phrase musicale; la façon de la développer, de l'éclairer ou de l'éteindre, ; la bonne attaque du son, l'émission franche, l'articulation nette, du style enfin avec une facilité suffisante.

Un peu plus de brio, de flamme et l'effet serait infiniment plus intense.

Dans *Carmen*, il faut le reconnaître, Mme Potel Bernard ne s'est plus bornée à une exécution d'après les saines règles de la technique; la femme s'est mêlée davantage à la partie. Chant et jeu se sont mouvementés; tantôt alertes, coquets, provocants; tantôt émus, énergiques, passionnés; je rappelle surtout le second et le quatrième acte. Là, par moments, l'artiste dont j'ai très souvent regretté l'impassibilité trop continue et qui parfois semble oublier que l'action est une nécessité de la rampe, ne se ressemblait plus à elle-même se laissait emporter par la situation. Elle était là sur la bonne pente; qu'elle y reste.

Je reproche à M. Cottet de ne point le trouver sur cette pente. Quelques passages de son rôle n'ont pas manqué de réussite; néanmoins son don Jose n'a point les flammes que lui prêtent librettistes et compositeur. Il est d'un calme tel, si persistant, que ses colères semblent à peine à fleur de peau; la tempête ne gronde point en ce brigadier là et son coup de navaja de la fin me parait absolument invraisemblable.

M. Balleroy a été bissé après le morceau si pittoresque, si crâne, si enlevant du toréador. Bien dit, bien phrasé, je n'y contredis pas; cependant j'y voudrais plus de diversité dans le coloris, plus d'ampleur et plus aussi de ce je ne sais quoi qu'on nomme au théâtre: l'autorité.

Il y a eu également bon accueil fait à Mme Plantin-Chavaroche (Micaëla); mais je reviendrai sur toute cette interprétation après une seconde soirée.

Dans un article qui suivra de très près celui-ci, arrivé déjà au-delà de ses limites, j'aurai à vous parler de la *Petite Mariée*, bénéfice de M. Poirier, où j'ai noté de très bonnes choses, mais de bien mauvaises aussi; du *Prophète*, dont diverses parties ont été d'une exécution fort recommandable, et dont le troisième acte surtout valait, dimanche matin, à M. Merrit un de ses plus francs, de ses plus chaleureux succès. Là aussi prendront place les *Huguenots*, où le public faisait hier la plus flatteuse réception à Mlle Martini la bénéficiaire. Réception qui a même pris les proportions d'une ovation, car outre fleurs et cadeaux venant du public, la bénéficiaire a reçu divers objets présentés par l'orchestre et les chœurs. Le fait a une double signification; s'il s'adresse à l'artiste de talent, il est aussi un très affectueux hommage à la bonne camarade. Du reste la manifestation a visiblement réagi sur elle, jamais elle Mlle Martini et M. Merrit n'ont mieux enlevé leur quatrième acte.

Ce soir *Jérusalem*, avec M. Berger, Mlle Martini; MM. Chavaroche, Balleroy, Sylvain, Stéphane, Contellier; Mmes Cottet et de Voltry.

Samedi, matinée extraordinaire: *Le Grand Mogol.*

—Mlle Héléna Augustin vient de passer près de trois années en Allemagne, où, pianiste déjà très justement remarquée, elle s'est confiée aux soins des maitres les plus autorisés. Quand on est, comme elle, en prime jeunesse, deux ou trois années ne sont rien sous le rapport du temps écoulé; mais celles-là lui ont considérablement compté comme progrès dans ses études.

En recevant les conseils de plusieurs professeurs—ici et là-bas—en se guidant de plusieurs écoles, elle a singulièrement affermi les bases de son éducation musicale, et surtout elle s'est affranchie des préjugés qui enchainent à telle ou telle chapelle artistique. J'ai eu le plaisir de l'entendre récemment et ai retrouvé en elle toutes les qualités que je lui avais connues au départ, mais infiniment amplifiées, mais se servant mieux les unes les autres.

En l'écoutant dans du Beethoven et du Chopin, j'ai retrouvé, plus développée, cette nature souple, primesautière, comprenant vite et bien les genres les plus opposés, et sachant se multiplier pour les rendre.

J'ai connu des pianistes d'une très grande force, sans nul doute, sous le rapport du mécanisme. Mais, voilà! le clavier leur était un gymnase, où ils ne songeaient qu'à tenter, et ils les réussissaient, j'en conviens, les voltiges de doigté les plus redoutables. Superbement vaincues les difficultés, mais du diable si je pouvais me défendre de l'ennui qui me gagnait.

Malgré tout le brio de ceux-là, le charme ne naissait point de ces gymnastes du clavier. Sous leurs doigts la musique se faisait incolore, sédative.

Mlle Augustin intéresse dès qu'elle se met au piano, et savez-vous pourquoi? C'est que ce talent tout plein de fraicheur, tout plein d'aube, n'en est pas encore venu aux trompe-l'œil de gymnaste. Et Dieu sait cependant que ses doigts y sont à l'aise.

Formée au beau style, elle recherche avant tout, en son jeu, l'expression d'un sentiment, confiante qu'elle est, d'ailleurs, dans la sûreté de son mécanisme, et cette expression elle la trouve tôt. Le sentiment est, en elle, juste, bien compris; il vibre et la fermeté d'accent est là pour qu'elle en pénètre son auditoire.

Correction soutenue, distribution des nuances, énergie, puissance de sonorités, de la main gauche comme de la droite, grâce et rêverie, largeur, légèreté; de la netteté dans les traits, voilà ce que j'ai remarqué, l'autre jour. Et voilà, je crois, ce qui va valoir une brillante rentrée à Mlle Héléna Augustin, au concert instrumental et vocal qu'elle annonce pour le lundi, 16 février, Salle Grunewald, et dans lequel elle aura, entr'autres, le charmant concours de Mme Corinne Nott.

Fête que ce concert du retour, et fête très courue, n'en doutez pas.

L. PLACIDE CANONGE.

Académie de Musique.

Toujours beaucoup de monde à l'Académie de Musique; la troupe où figurent les comiques Evans et Hoey ne pourra que rendre plus considérable cette affluence. Sans compter que les visiteurs nous arrivent déjà en longues files.

MM. Evans et Hoey ont repris leur pièce favorite: *A Parlor Match*; et, à vrai dire, le rire y sonne si souvent, si spontanément, qu'on s'y intéresse de nouveau, ainsi qu'à une nouveauté. MM. Evans et Hoey reçoivent très bien la réplique d'une troupe variée, habilement composée, parmi laquelle il faut citer les sœurs Levey, fort belles femmes; *spécialités* qu'on a beaucoup applaudies surtout dans leur trio de mandoline.

A Parlor Match sera le programme de la semaine entière.

Grand Opera House.

Ceux qui aiment le minstr[illegible] pourront s'en donner à cœur-joie cette semaine, au Grand Opera House. Il y a là ce que l'on appelle, en langage de théâtre américain, une consolidation des minstrels Cleveland qui réalise, dans ce genre, le personnel le plus nombreux, vu depuis longtemps, à la Nouvelle-Orléans. Des acrobates, entr'autres, d'une force merveilleuse.

L'annonce en avait, d'ailleurs, produit son effet. Dimanche, dès l'ouverture des portes, le *standing room* seulement restait, et hier c'était foule encore, comme ce sera demain soir. Aujourd'hui relâche, à cause du bal du Carnaval. Troupe extrêmement variée, où vous retrouverez le populaire Billy Emerson, et nombre de joyeux compères de même farine.

La meilleure de toutes les poudres-levain.—Dernier rapport du gouv. des E.-U. sur les aliments.

Royal Baking Powder

ABSOLUMENT PUR.

Banques des Citoyens.

A une élection tenue hier lundi 2 février, le Conseil de Direction suivant a été élu sans opposition: MM. G. W. Nott, James I. Day, H. Laroussini, H. C. Boucher, Simon Pfeiffer, S. V. Fornaris, Frank Vatter.

Tous noms qui n'ont pas besoin d'éloges et constituent un groupe d'hommes versés dans les affaires, jouissant de la plus haute considération. Ajoutons que leur premier acte officiel sera de porter à la présidence de cette institution: la Banque des Citoyens, M. G. W. Nott, qui a fait et a multiplié ses preuves de hautes capacités administratives et dans les affaires d'assurance et dans la façon dont il a conduit et l'on pourrait presque dire: reconstruit le service postal, durant quatre années qu'il a exercé les fonctions de Maître de Poste à la Nouvelle-Orléans.

Du reste, les chiffres sont, en pareille matière, un puissant argument; or, depuis la formation du ticket que l'on vient d'élire et la désignation, comme Président, de M. Geo. W. Nott, qui sera nommé sous peu de jours, les actions de la Banque des Citoyens, cotées précédemment à $27 ont atteint $50. Rien de ce que nous pourrions écrire n'équivaudrait à ce fait; c'est donc par lui que nous fermons ces lignes, en félicitant actionnaires, directeurs et futur président.

Théâtre St-Charles.

Dimanche, devant une assistance assez nombreuse, on y reprenait une comédie-drame bien connue: *The Wife*, par MM. Belasco et De Mille. La pièce n'est pas sans valeur littéraire; bien des pages portent l'empreinte du talent, et le sujet lui-même a son intérêt. Elle figure depuis trop longtemps au répertoire pour qu'il soit besoin d'en écrire même une courte analyse.

Il nous suffira de dire qu'elle a eu dimanche et hier fort bon accueil; qu'on l'a écoutée avec vive attention et que l'ensemble de la troupe a paru plaire. De cet ensemble il faut détacher un M. William F. Clifton, qui pose très artistiquement le rôle de *John Rutherford*. Ce soir, troisième représentation.

Musée-Théâtre.

Elle est toujours là cette curiosité entre toutes: une moitié d'homme vivant. Là aussi vous aurez le spectacle des illusions parisiennes, exhibition par le professeur Sheden; du Sommeil Magnétique, un tableau surprenant; un dude squelette; deux scènes avec répertoires différents, etc., etc.

Eden Musée.

La vogue de cet établissement—rue St-Charles No 44—grandit chaque jour, ce dont nous ne sommes pas surpris. Galerie d'Art, vous y trouverez bien des morceaux dignes d'être vus; ayant, les uns un intérêt artistique, les autres, un intérêt historique. Très curieuse surtout l'exécution par la guillotine. C'est là une reproduction d'une fidélité saisissante. Elle se renouvelle tous les quarts d'heure. Prix d'entrée 10 cents. Un cadeau à chaque dame visitant la galerie.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 3 février 1891.—Indications pour la Louisiane: Pluie, vents tournant au nord.

Température du 2 février 1891.
Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal.
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	62	17
Midi	72	22
3 P. M.	78	26
6 P. M.	74	23

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS.
Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 48 heures.

Mariages.
John H. Weise à Mlle Marie Brunet.
Thos F. De Blanc à Mlle Salvinia M. Broadwell.
Edward L. Dianile à Mlle Louisa H. Bethancourt.
Wm Richardson à Mlle Isabella Wilson.
Louis J. McLaughlin à Mlle Louise Blaise.
Sylvain J. Daffes à Mlle Emma Hervey.
Frank M. Brickwell à Mlle Marie E. A. Nolan.
John Beurdette à Mlle Frank Sanchez.
A. Honswald à Mlle Laura Wagner.
John Buras à Mlle Sophie Bertrand.

Naissances.
Mme John McNamara, un garçon.
Mme Louis Artigues, un garçon.
Mme Paul J. Bsot, un garçon.
Mme Thos Caserta, un garçon.
Mme John Duffy, un garçon.
Mme Gustave Heitzmann un garçon.
Mme C. H. Wassen, un garçon.
Mme M. Strenger, un garçon.
Mme V. Schmitt, un garçon.
Mme M. Wiser, un garçon.
Mme John Niedermann un garçon.
Mme E. François, un garçon.
Mme E. W. Holler, un garçon.
Mme B. A. Garcia, un garçon.
Mme P. Welch, un garçon.
Mme J. Karch, un garçon.
Mme John Garly, un garçon.
Mme Louis A. Fleckinger, un garçon.
Mme Patrick Farrell, une fille.
Mme John J. Grover, une fille.
Mme Chas Brown, une fille.
Mme M. Wiser, une fille.
Mme John Messina, une fille.
Mme Otto Henecke, une fille.
Mme G. Caruso, une fille.
Mme Frank McGovern une fille.
Mme J. A. Paterson, une fille.
Mme Emile Graeser, une fille.
Mme Thos H. Kelly, jumelles.

Décès.
Bertrand J. Regan, 36 ans, 41 rue Ste Marie.
R. J. O'Driscoll, 54 ans, 15 rue Baronne.
Paul Bailey, coin Franklin et Poydras.
Alexander Chase, 45 ans, 29 rue Eliza.
William Evans, 63 ans, 378 rue Première.
Eveline Foley, 68 ans, rue Commune.
Mlle Maggie McIntyre, 151 rue Laurel.
Mme Jane Horaberger, 26 ans, 66 rue Royale.
George Harde, 63 ans, 209 rue Colisée.
William A. H. Cross, 38 ans, 749 rue Baronne.
Clarence Pepe, Jr, 1 mois, 123 rue Louisa.
Joseph R. Elloss, 66 ans, 127 rue Bourgogne.
Marguerite R. Belland, 4 mois, 139 rue Bourgogne.
Geddes Allain, 4 jours, 327 rue St-Charles.
Hubert Bouzano, 64 ans, 14 rue Sud Robertson.
Mme Veuve Catherine Schreiber, 64 ans, 558 rue Dryades.
Mme Phœbe Hughes, 80 ans, Shakespeare Almshouse.
Charles F. Verlander, 57 ans, 318 rue St-Charles.
Enfant du sexe masculin de Mme Long 30 minutes, 111 1/4 rue Bienville.
Mme Veuve Ann Billot, 92 ans, Asile des Petites Sœurs des Pauvres.
Emanuel Percidras, 70 ans, Asile des Petites Sœurs des Pauvres.
Olivia Bailey, 1 mois, 34 rue St-Philip.

Une erreur qui saute aux yeux.—Le reporter de l'*Abeille* appelant l'attention, dimanche, sur le bal que donne ce soir l'association connue sous le nom de "The Atlanteans," l'a attribué à *Comus*, dans un moment de distraction qu'explique aisément la multiplicité des fêtes qui se préparent.

Tout le monde sait que le bal de Comus ne se donne, depuis l'organisation de la société, que le soir du mardi-gras. L'erreur était si flagrante que tous nos lecteurs ont dû la rectifier *in petto*, sans y attacher d'ailleurs la moindre importance. Un correspondant qui nous la signale, paraît, au contraire, fort inquiet, et craint qu'elle n'ait des suites fâcheuses. Nous sommes loin de partager ses appréhensions.

Nous répéterons néanmoins, quoique cela soit à peine nécessaire, que le bal de COMUS se donnera cette année, *comme de coutume*, le soir du mardi gras. Qu'on se le dise une fois pour toutes.

Promotion.—M. J. Dupas, notre compatriote et ami, chancelier du consulat général de France à New-York, vient, sur la proposition de M. le vicomte Paul d'Abzac, consul général, d'être promu à la seconde classe de son grade. Nous le prions d'agréer nos félicitations.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations:

J. J. Foto à H. Teller, deux terrains bornés par les rues Laurel, Valmont, Constance et Bellecastle, $1,050.

W. C. Kinsella à J. Brandin, deux terrains bornés par les rues Claiborne, Annette, Robertson et St-Bernard, $2,000.

Mme S. F. Kent à A. Kent, un terrain borné par les rues Septième, Huitième, St-Charles et Prytanée, $5,000.

C. E. Alter à A. McLellan, un terrain borné par Bank Alley et les rues Camp, Gravier et Natchez, $2,500.

W. S. Benedict à Mme M. Gernon, deux terrains bornés par les rues St-Charles, Carondelet, Lafayette et Poydras, $16,600.

Le bal de la Société Française.

Joli, très joli, très attrayant, le bal donné, samedi soir, par la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle, à la Salle Grunewald.

Nous dirons, samedi soir; nous pourrions dire tout aussi bien, dimanche matin; car la fête a peut-être duré plus longtemps, de minuit à la fin, que du commencement à minuit.

La salle était décorée fort habilement, par M. Bétat, croyons-nous, à qui cette ornementation fait honneur. D'ailleurs, la salle, avec sa belle entrée, son escalier large, presque monumental, le vestibule qui la précède, sa vaste scène et ses larges galeries, se prête merveilleusement à des décorations de ce genre; il ne s'agit que de savoir en tirer un bon parti—ce qui est déjà beaucoup.

Quant à l'assistance, elle était énorme. Une foule de jolies et élégantes toilettes et—ce qui vaut mieux encore—une foule de jolies personnes. Nous ne pensions pas qu'il y en eut autant dans la colonie française. Notons que le mauvais temps avait retenu chez elles bien des familles. Qu'eut-ce donc été, si le ciel s'était rasséréné, vers le soir? Du haut de la scène où se tenait l'orchestre, toutes ces toilettes aux couleurs chatoyantes, tourbillonnant au milieu de nous ne savons combien de drapeaux, de bannières, de banderoles, de trophées aux trois couleurs, produisaient un véritable éblouissement.

Les danses—la liste en était énorme—ont commencé de bonne heure. Le bal battait son plein, l'animation était déjà grande, quand est arrivé le nouveau consul de France, M. A. Schmid, accompagné du chancelier du consulat, M. Meyrier. Tous les deux ont fait le tour de la salle, escortés par par le président de la Société, M. Bayle, M. Révol, vice-président, et toute la direction, pendant que l'orchestre exécutait la Marseillaise. Puis les danses ont continué pour ne s'arrêter que vers minuit et demie—heure solennelle, heure sacrée, celle du souper—un souper fort appétissant, nous nous prions de le croire, et arrosé d'un délicieux vin. Il suffit de dire que le tout avait été confié aux soins de M. Bernard Cazère, pour donner une idée de l'excellence et de la variété du menu.

Il était bien deux heures du matin, quand les danses ont recommencé avec plus d'animation qu'auparavant. A quelle heure se sont elles terminées, dimanche matin? Nous ne pouvons le dire, vu que nous avons été obligé de nous esquiver, le devoir nous appelant ailleurs.

Mais le souvenir de cette fête restera longtemps dans la mémoire des membres de la colonie. C'est une des plus réussies que la Société Française ait jamais données. La Direction doit être fière de son succès. On ne peut s'amuser plus honnêtement, plus élégamment, en faisant une bonne œuvre. Quant à la recette, elle a dû être abondante; tant mieux pour les malheureux qui n'ont qu'à en profiter.

Nous ne terminerons pas, sans donner la liste des membres de la direction et du Comité des préparatifs. Voici les noms:

MM. J. Bayle, président; J. L. Revol, vice-président; P. Cougot, trésorier; puis, MM. A. Castel, J. A. Mailhes, J. B. Abadie, P. Forio, J. B. Magnard, J. Barbé, J. Vignes, F. Fagerel, H. Doure, administrateurs.

A ces messieurs avaient été ajoutés pour former le comité d'arrangements, MM. C. Adoue, G. Guillot, B. Chanfrau, J. Claverie, E. Dussé, H. Sabrie et J. M. Sabathier.

Nous croyons devoir ajouter, en finissant, que la Direction a donné pour successeur au très regretté secrétaire, M. Simon, M. A. Le François: un choix excellent.

Orleans R. R. Co.—La compagnie du chemin de fer "Orléans" a renouvelé hier, son Conseil d'Administration; la corporation en est excellente, jugez en par les noms qui suivent: MM. B. Beoubay, P. Aler, B. Herrsheim, E. Lubongi, P. St Raymond, R. Viosca, G. Esbard.

Ce renouvellement qui, tous les ans, se fait dans la première quinzaine de février, est une occasion de réunion intime, réunion où fraternisent, font festin officiers, actionnaires et amis de la compagnie. A celle d'hier, nous avons retrouvé tous les messieurs qui se trouvaient aux précédentes, un seul excepté, celui qui nous faisait toujours si aimable accueil, celui que ses co-actionnaires appelèrent et maintinrent jusqu'à sa mort à la présidence de la compagnie, M. Henri Larquié.

Bâtons d'écrire cependant, que le défunt a été remplacé par un homme ayant toute l'activité, toute la compétence voulues pour diriger la compagnie dans la voie de prospérité où la voilà depuis des années; un homme qui, par l'honorabilité de son caractère et son entente des affaires remplit, bien certainement, les importantes fonctions qui lui sont confiées à la satisfaction de ses mandants, M. B. Beoubay.

La compagnie a aussi comme secrétaire un serviteur fidèle, dévoué, M. P. Cougot, un jeune homme dont la modestie est grande, dont l'expérience et les connaissances administratives sont précieuses; il nous paraît partie intégrante de la corporation, passez-nous cette façon de dire.

Young Men's Excelsior Junior Benevolent Association.—Cette Association vient d'organiser et d'installer les membres de son bureau pour l'exercice 1891. La direction se compose ainsi: E. H. Walt, chairman; A. Kern, 1er assistant chairman; A. E. Greux, 2d assistant chairman; Jas. H. Donovan, caissier; Geo. J. Viosca, archiviste: L. R. Théard, secrétaire aux finances; L. Laroque, collecteur; Wm Walt, gardien; C. Hermeyer, grand marshal.

Officiers des Juniors: J. Ladreyt, président; J. Manuel, 1er vice président; L. Williams, 2d vice président; Theo. Bass, secrétaire aux archives; C. E. Bader, secrétaire aux finances; A. Canavan, trésorier; Joseph Hecht, gardien; Hy. Shadier, grand marshal.

Médecin—Dr J. T. Jackson.

Pharmaciens—I. F. Siekmann, B. Lavigne, L. R. Théard, P. A. Capdau.

Entrepreneurs de pompes funèbres—Frantz & Schoen.

L'association compte 250 membres.

Post-office.—Le rapport spécial du maitre de poste, relatif au service de distribution spéciale, donne les chiffres suivants pour le mois de janvier:

Messagers employés à ce service, 12; nombre de lettres et paquets distribués (expédiés hors de la ville) 1,559; nombre de lettres expédiées de la ville pour la ville, 1,382.—Total, 2,941. Nombre de lettres non délivrées, 6; somme payée aux messagers, $235.28; moyenne du temps écoulé entre l'arrivée et la distribution des lettres, 39 minutes; nombre de lettre ayant une destination autre que la ville, 639.

Des six lettres non délivrées par les messagers, trois ont été envoyées, une retournée à l'expéditeur et les deux autres mises au nombre de celles destinées à être distribuées par les facteurs du service régulier.

Abus de confiance.—E. B. Rogers, le directeur du Chicago Watch Club établi ici depuis quelque temps, vient de faire pas mal de dupes, en se sauvant avec la caisse, soit $4,000 environ qui appartenaient aux membres du club. On croit que Rogers était de connivence avec J. E. Ashton, lequel s'occupait de recruter des membres à Chicago et avait rendu visite il y a quelques jours à Rogers.

Affaires de famille.—John H. Reilly et John Hogan habitant l'un rue Joséphine No 83 et l'autre au No 74 de la même rue, se sont disputés au sujet d'une querelle survenue entre leurs femmes. Reilly a attaqué Hogan à coups de marteau et l'a blessé à la tête, ce qui a mis fin à la rencontre, mais quelques heures plus tard, le blessé qui attendait Reilly à un coin de rue l'a frappé au passage de plusieurs coups de rasoir à la figure.

Ils ont porté l'un contre l'autre des accusations d'attaque à main armée.

Coups de couteau.—Maria Carter et Juliette Marks, deux donzelles de couleur, se sont prises de querelle, coin Poydras et Roman. Il s'agissait d'affaires d'amour, et le couteau pouvant seul, de l'avis de Juliette, trancher cette importante question, elle en a porté plusieurs coups à sa rivale, puis s'est enfuie. Les blessures sont insignifiantes.

Arrestation.—L'agent Dale a arrêté hier matin, à 7 heures 30, coin White et Clio, Irvin Ilsley, un nègre qui était recherché depuis longtemps pour viol par les autorités du Mississippi.

Le collège des Jésuites.—Nous traversons en ce moment la période des examens semi-annuels dans tous les principaux collèges, mais de tous ceux et, celui des Jésuites a seul jugé utile, à différents points de vue, de signaler le fait par une cérémonie qui a lieu tous les ans au Grand Opera House.

C'est ce qui explique le concours de parents qui se pressaient hier de bonne heure à l'Opéra et qui dès midi n'y trouvaient que difficilement place. C'est à midi en effet qu'a commencé la petite fête dont le programme était fort intéressant quoique simple, d'autant plus intéressant qu'il était exécuté par des élèves du collège, choisis parmi les plus méritants.

Une tragédie en cinq actes, comme il convient à toute bonne tragédie, a été jouée par MM. E. J. Murphy, G. H. Briggs, P. J. Gelpi, T. Lyons, C. Schneidau, J. Fontaine, J. P. Sullivan, A. L. Landry, V. M. McEnany, S. D. Villeré et E. Cabiro. Le titre en était "Caswallon" et le sujet tiré de l'histoire du pays de Galles prêtait à une exhibition de costumes aussi riches que variés.

Nous n'adresserons aucun éloge personnel aux exécutants, leur laissant à tous le plaisir de se partager également le succès de cette journée car ils ont obtenu un succès de bon aloi dont tous peuvent réclamer leur bonne part.

Les mêmes élèves se sont fait ensuite remarquer dans trois tableaux qui ont précédé la distribution des récompenses et la proclamation des noms des élèves qui se sont distingués par leur application soutenue pendant la première moitié de l'année. Cette fête charmante sous tous les rapports, est de nature à stimuler le zèle des jeunes étudiants qui vont reprendre leurs travaux avec une nouvelle ardeur, *ad majorem Dei gloriam!*

Reçu à coups de revolver.—Un malfaiteur, peut-être seulement un intrus qui avait laissé la raison au fond de son verre, a été reçu dimanche matin à coups de revolver par M. James Flynn, chez lequel il avait pénétré sans trop avoir l'air de savoir pourquoi.

M. Flynn habite encoignure Camp et Roberts. Or, dimanche matin, de très bonne heure, car il faisait à peine jour, une des filles de M. Flynn, qui allait chercher de l'eau à la citerne, a aperçu, au moment de descendre l'escalier d'une galerie, un individu qui montait. Pensant que ce pouvait être le laitier, elle l'a interpellé; mais ne recevant pas de réponse, elle a compris que c'était un étranger et s'est mise à crier.

La mère et ses sœurs sont arrivées pour faire chorus, et M. Flynn qui était couché s'est levé précipitamment. Comme il arrivait sur la galerie, il a aperçu une de ses filles aux prises avec l'étranger qu'elle voulait empêcher d'avancer. En apercevant M. Flynn, il n'a pas lâché prise et n'a pas plus répondu aux questions qui lui étaient posées sur le motif de sa présence qu'à l'injonction qui lui a été faite de déguerpir au plus vite. Il s'est contenté de lâcher la jeune fille et de regarder M. Flynn sans vouloir rétrograder d'un pas.

M. Flynn l'a menacé de son revolver, sans plus de succès et s'est décidé à faire feu. Le visiteur nocturne, un nègre grand et bien bâti, a été atteint à l'épaule près du cou et s'est assis sur le seuil d'une porte dans la cour. Il a disparu pendant le départ de M. Flynn qui était allé avertir la police et a été retrouvé plus tard et arrêté par celle-ci, dans le voisinage. C'est un nommé Knap. Il a été transporté à l'hôpital où son état a été déclaré grave, mais pas nécessairement mortel. On espère même le sauver.

Suicide.—Hier à 2 h. 30 P. M., Jacob Jenkins, un nègre, plâtrier de son état, qui habitait l'allée Storkens, entre les rues Tremé et Marais, s'est suicidé en se coupant la gorge. On pense qu'il a agi dans un moment d'ivresse, car il était grand buveur.

Accident.—Hier matin, à 10 heures, Florence Dunn, âgée de 6 ans, dont les parents habitent rue Seraphin, No 50, a été blessée accidentellement à l'œil droit par son frère âgé de 8 ans, avec un fusil à air comprimé. Elle a été soignée par le Dr Beard.

Hoodlums.—Mattie Dugan et un de ses confrères, deux hoodlums qui étaient descendus jusqu'à la rue du Canal avec l'intention de s'amuser à leur façon, c'est à-dire de faire quelques mauvais coups, ont commencé à casser plusieurs glaces des magasins de la rue du Canal et ont été arrêtés au moment où ils allaient rendre visite au magasin de Kern, coin Dauphine et Canal.

Attaque nocturne.—Geo. Kendall qui habite rue Marigny, No 103, a été attaqué à 11 heures 30 du soir, encoignure Ursulines et Remparts, par deux malfaiteurs qui lui ont volé son couteau et n'ont pas aperçu un billet de $20 qui se trouvait dans la poche de son gilet. Il a appelé au secours, mais les malfaiteurs avaient disparu avant l'arrivée de la police.

Vols.—Un billet de $5 et des livres de commerce ont été volés chez M. Frank Facius, rue Alix, No 24, Alger.

—Un nommé Edward Reynolds a été victime d'un vol de quelques piastres et d'un vêtement dans une maison mal famée, rue Bourgogne, No 71.

—Un inconnu, qui avait engagé la conversation avec Giusepe Prazza, un Italien qui habite rue St Philippe, No 14, lui a volé tout en causant une somme de $31 et a disparu.

—Thos Jackson, un nègre qui se trouvait endormi dans un barroom de la rue du Canal, No 11, s'est laissé voler une somme de $35, par un nommé Geo. Vaughn.

Bals.—La Crescent City M. B. A. célébrera son 7me anniversaire le 8 février par un bal qui aura lieu à la salle des Odd Fellows et dont l'organisation a été confiée à MM. E. A. Rod, A. Sbisa, J. Marc, E. Schoenfuh, F. Doens, J. Mandosa, F. E. Jaul, et P. Pedemonde.

Le bal sera précédé d'un banquet.

—C'est vendredi prochain, 6 février, que doit avoir lieu, à la Salle des Odd Fellows, le bal des Gardes Continentaux, une fête que cette association a préparée de longue main et à laquelle se préparent aussi les invités qui auront la bonne fortune d'y assister.

On décore en ce moment avec une profusion de verdure l'entrée de la salle des Odd-Fellows et la salle elle-même où doit avoir lieu demain le bal désigné sous le nom de "Martha Washington Ball", et auquel assistera une délégation des Gardes Continentaux, en grande tenue.

PAS DE DÉSARMEMENT EN EUROPE.—Le *Figaro* publie la dépêche suivante, de Berlin, 16 janvier:

"La proposition de désarmement n'est pas prise au sérieux dans le monde politique. Dans les couloirs du Reichstag, on la traitait aujourd'hui de simple plaisanterie.

"La nouvelle a pris naissance à Vienne.

"Il est possible qu'aux manœuvres d'automne, Guillaume II ait parlé de l'éventualité d'une union douanière entre la France, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, et qu'il ait ajouté que le désarmement pouvait seul amener ce résultat. Ces paroles auraient été répétées à Vienne pendant les pourparlers des traités de commerce.

"On leur donne ici, en les tenant pour vraies, le sens d'un vœu idéal, mais non d'un projet pratique, que, dans les sphères politiques, on reconnait d'ailleurs comme impossible."

Pourquoi tousser jusqu'à presqu'en mourir! lorsque le sirop pectoral balsamique de Ducongé vous guérira. Prenez-le à temps; il vous sauvera la vie.

Tempête en Grèce.

Londres, 2 février—Le froid et des violentes tempêtes continuent à sévir en Grèce. On rapporte un grand nombre d'accidents sur terre et sur mer.

NEW-SOUTH
BUILDING AND LOAN
ASSOCIATION,
46 rue du Camp, coin Gravier.
NOUVELLE-ORLÉANS, LNE.

Capital autorisé.........$50,000,00
Actions.........$100 chacune

CONSEIL DE DIRECTION:
Henry Gardes...Président American Nat. Bank
George R. Preston...Prési'nt Hibernia Nat. Bank
Stanley O. Thomas...Prési't Citizens Bank of La.
Jos. A. Shakspeare.....Maire de la Nlle-Orléans
Henry Ginder........A. B. Griswold & Co.
Jas. S. Richardson.........Richardson & May
Jules A. Blanc..........Capitaliste
J. M. Lewis, Talladega, Ala......Capitaliste
John Hanson Kennard.........Avocat
E. H. Power.

Une association parfaitement administrée et progressive, qui offre des avantages sans égaux aux capitalistes qui veulent économiser leur argent en le bien plaçant pour qu'il fructifie; association faisant aussi des prêts à des taux très réduits et à des conditions libérales pour l'acquit de ceux ci en des paiements mensuels.

Pour de plus amples informations, s'adresser par lettre ou en personne au bureau de l'association ci-dessus indiquée.

CE PLAN EST
Le meilleur pour l'emprunteur!
Le meilleur pour celui qui veut faire un placement!

1erjuin—1 an

DÉPÊCHES Télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

Funérailles du peintre Meissonier.

Paris, 2 février—Les funérailles du célèbre peintre Meissonier auront lieu mardi, et une Messe de Requiem sera célébrée à l'église de la Madeleine.

Le président Carnot a envoyé hier un officier de sa maison offrir ses condoléances au fils du défunt.

Le roi Humbert et la démission de M. Crispi.

Paris, 2 février—Les dépêches reçues de Rome par les journaux de cette ville, s'accordent à dire que le roi Humbert considère la démission de M. Crispi comme étant finale. Le roi n'a pas demandé au ministre de revenir sur sa décision.

Mort de la cantatrice Rosina Bloch.

Paris, 2 février—La cantatrice Rosina Bloch est morte.

Le Pape et la politique française.—Il croit qu'un parti catholique en France n'est qu'un rêve.

Paris, 2 février—Le journal *Figaro* publie aujourd'hui une entrevue avec le Pape, au cours de laquelle, on allègue que Sa Sainteté aurait dit:

"Si les conservateurs en voient la possibilité, ils devraient établir quelque chose de mieux qu'une république. Autrement ils devraient adhérer à la république, ne fut ce que pour tenter de l'améliorer. Il est préférable d'accomplir quelque chose d'une façon équitable, que de tolérer de très mauvaises choses.

Appuyer une bonne république, c'est combattre contre une mauvaise.

"La formation d'un parti catholique en France est un rêve séduisant, mais ce n'est qu'un rêve."

Le Comité des douanes de la Chambre des Députés.

Paris, 2 février.—Le comité des douanes de la Chambre des Députés a voté aujourd'hui en faveur de taxer le phosphate de chaux à raison de 50 et 75 centimes les 100 kilos; le nitrate de potasse à 2 et 3 francs; le soda caustique à 6 et 8 francs, et le liège brut à 3 et 2 francs. L'acide sulfurique est exempté de tous droits.

Le Président Carnot refuse de commuer la sentence de mort de Michel Eyraud.

Paris, 2 février—On annonce que le Président Carnot a refusé de commuer la sentence de Michel Eyraud. On pense que celui ci sera exécuté demain matin.

Le Major Serpa Pinto, l'explorateur portugais.

Paris, 2 février—Le major Serpa Pinto, l'explorateur portugais, au cours d'une entrevue publiée aujourd'hui, dit que la révolte des troupes qui a eu lieu samedi à Oporto avait été tramée de façon à ce qu'il y eut simultanément un soulèvement aussi à Lisbonne.

Il a ajouté: "Il n'y a que cinq républicains parmi les membres de la Chambre portugaise, et ils viennent tous des divisions de Lisbonne. Moi, un conservateur, je suis le seizième membre de la capitale. Ces membres libéraux n'ont jamais pris part à l'affaire.

"Si la révolte à Oporto est un soulèvement républicain, alors les républicains devait avoir une organisation excessivement défectueuse."

Rente française.

Paris, 2 février.—Le trois pour cent est coté à 95 francs 30 centimes.

La Bourse.

Paris, 2 février—La Bourse est faible. Les valeurs italiennes tombent à cause de la crise ministérielle à Rome.

Incendie à Nancy—Quatre victimes.

Paris, 2 février.—Une femme et trois enfants ont été brûlés vifs dans un incendie qui a éclaté hier soir dans l'atelier d'un charpentier, à Nancy.

Crise ministérielle en Italie.

Rome, 1er février—Le roi Humbert a eu une conférence aujourd'hui avec le président de la Chambre des Députés, relativement à la crise ministérielle.

Le capitaine Fracassa, faisant allusion au vote de la Chambre des Députés, par lequel, le bill relatif à l'impôt sur les spiritueux a été rejeté, dit que ce vote trouvera un écho profond dans tout le pays. Une décision sera difficile, a-t-il ajouté, pour le roi Humbert.

Le journal *Popolo Romano* écrit qu'il est découragé de voir une situation parlementaire si solide, ébranlé par un si malheureux incident.

Il exprime l'espoir que le successeur du premier ministre Crispi pourra maintenir la position solide créée par la fermeté déployée, durant quatre années, par le gouvernement de M. Crispi.

Le *Milan Secolo* (démocrate) félicite le pays sur la défaite du ministre Crispi; laquelle, déclare-t-il, est une garantie de paix et une véritable délivrance pour l'Italie.

Rome, 2 février—Le roi Humbert a demandé au marquis A. Di Rudini, un des quatre vice présidents de la Chambre des Députés, de former un Cabinet.

Chute prochaine du ministère Crispi.

Berlin, 1er février.—M. Crispi a reçu, vendredi, la visite du comte Herbert Bismarck, et le bruit court qu'il a dit à celui ci qu'il craignait de ne pas pouvoir se maintenir au pouvoir.

Dans les cercles politiques à Berlin, la nouvelle de la chute de M. Crispi comme premier ministre a été reçue avec regret, pourtant avec beaucoup de calme.

Vues de la Presse française sur le ministère Crispi.

Paris, 1er février—Le *Journal des Débats*, commentant la crise ministérielle en Italie, dit: "Nous ne pensons pas que la politique étrangère d'Italie des dernières huit années disparaisse par le retrait du premier ministre Crispi; néanmoins le prochain cabinet profitera assurément de la leçon, et rendra plus étroites, plus fermes les bonnes relations avec la France."

La *République Française* dit: "Le renversement d'aucun ministre n'a jamais été amené plus logiquement que celui-ci.

La présomption incurable de M. Crispi, de croire qu'il devrait rester toujours à la tête du gouvernement a rendu sa chute inévitable."

Le journal la *Lanterne* se réjouit de la chute de M. Crispi, et dit: "Français et italiens se serrent les mains, sincèrement maintenant."

Le journal le *Siècle* dit: La chute de M. Crispi signifie la disparition d'un des plus terribles obstacles au maintien d'une paix européenne."

Le journal le *Rappel* écrit: "Le plus grand ennemi de la France et de l'Italie est terrassé."

Le *Figaro* dit: "Avec M. Crispi, le dernier homme d'état de la triple alliance, disparait. C'est le seul côté de l'affaire qui concerne la France."

Les journaux le *Gaulois*, la *France* et la *Liberté*, sont d'accord pour dire que la retraite de M. Crispi relâchera la tension dans les relations entre la France et l'Italie.

Le *Moniteur* ne partage pas la joie de la presse républicaine française au sujet de la démission du premier ministre italien. Il dit que le roi Humbert hésite à se séparer de M. Crispi, et que celui-ci reste ou non à la tête des affaires en Italie, il n'y aura pas de changement dans la politique étrangère italienne.

Le correspondant du "Times" sur la situation à Rome.

Londres, 2 février—Le correspondant du *Times* à Rome écrit:

"Je ne crois pas qu'aucune combinaison stable soit possible pour s'opposer à M. Crispi; il sera plus fort que jamais en revenant au pouvoir. Il refuse positivement d'entrer dans aucune combinaison pour le moment.

"On pense que le Dr. Saracdeli pourra former un fort ministère."

Le journal Standard et la chute de M. Crispi.

Londres, 2 février—Le *Standard* écrit: La chute de M. Crispi est un événement d'une importance des plus graves, mais elle n'exercera pas la moindre influence sur la politique étrangère de l'Italie ou sur la solidité du Dreibund (triple alliance).

Chambre des Communes.

Londres, 2 février—Ce soir à la Chambre des Communes, M. Charles E. H. Vincent, membre pour Central Sheffield a donné avis, qu'il interpellerait le gouvernement relativement aux intentions de l'Angleterre, à l'égard de la question des droits d'auteur.

La Gazette Nationale Militaire.

Berlin, 1er février—La *Gazette Nationale Militaire* publie qu'il y a de bonnes raisons pour le retrait du comte Von Waldersee de l'état-major-général; cet officier étant un sérieux partisan de l'orthodoxie. Le comte était un ami intime de feu le Dr Stoecker, aumônier de la cour.

L'empereur Guillaume.—M. Von Caprivi.—Le Dr Miquel.

Londres, 1er février.—Le journal *Standard*, de Berlin écrit:

L'empereur relèvera prochainement le chancelier Von Caprivi des fonctions de premier ministre, et conférera ce poste au Dr Miquel.

M. Von Caprivi restera chancelier de l'empire allemand, et le Dr Miquel conservera aussi le portefeuille des finances du cabinet prussien.

La situation au Portugal.

Lisbonne, 2 février.—Les chefs de tous les groupes monarchistes ont offert spontanément et sans conditions leurs services au gouvernement. Oporto a été déclaré en état de siège depuis un mois.

Vingt personnes ont été tuées dans le combat de samedi.

Le gouvernement, soupçonnant qu'il existait un mécontentement dans la garnison d'Oporto, a lancé un ordre pour transférer plusieurs officiers de celle ci à d'autres régiments. Cet acte et le récent emprisonnement du rédacteur de la *République Portugaise* ont hâté le soulèvement.

Le journal Standard au sujet de MM. Parnell, O'Brien et Dillon.

Londres, 2 février—Le journal *Standard* interprète le discours de M. Parnell à Ennis comme signifiant que MM. Dillon et O'Brien ont consenti à s'unir à lui pour extorquer des garanties des gladstoniens. Les partisans de M. Healy, dit la même feuille, seront obligés d'acquiescer ou ils seront mis de côté au milieu de sifflets.

Le *Times* écrit: "Il serait intéressant de savoir si les paroles de M. Parnell ne sont simplement qu'un biais. Ce serait étrange si Ennis était une seconde fois le théâtre de la délivrance qui est historique dans la fortune de M. Parnell.

Le bombardement d'Oporto.

Oporto, 1er février—L'Hôtel de Ville a été bombardé pendant deux heures, le bombardement n'a cessé que parce qu'on craignait que l'édifice ne fut plus qu'un amas de ruines. Les tableaux et autres objets d'art qui s'y trouvaient, ont été considérablement endommagés par les boulets.

Oporto, 2 février—La loi militaire restera en vigueur ici pendant un mois.

Plusieurs de ceux qui avaient pris part à l'insurrection des troupes de la garnison et qui avaient pris la fuite, ont été capturés aujourd'hui sur la frontière espagnole.

Le rapport officiel du résultat de la révolte de samedi dit, que neuf personnes ont été tuées et 48 blessées pendant l'engagement.

L'ordre rétabli à Oporto.

Oporto, 1er février—L'ordre le plus parfait règne aujourd'hui dans la ville.

Les renforts du gouvernement sont arrivés de tous les points du pays.

Trois cents civiliens et soldats ont été arrêtés aujourd'hui.

Tous les clubs républicains sont fermés et tous les journaux républicains aussi par le gouvernement.

Le professeur Koch.

Berlin, 1er février—Le professeur Koch, qui est sur le point de partir pour l'Egypte, a donné aujourd'hui une réception d'adieu à ses aides de laboratoire.

Le professeur a déclaré qu'il serait probablement absent de Berlin environ trois mois.

Il a expliqué qu'il n'avait dévoilé que partiellement le système de la production de la lymphe curative parce qu'il désirait arrêter l'affluence des médecins à Berlin.

S'il avait décrit la méthode de manufacture d'une façon plus complète, a-t-il dit, il aurait été plus assiégé encore au su et des détails.

Un grand mécontentement règne parmi les médecins par suite des rapports publiés sur la méthode de composition de la lymphe. Ils ont fait nombre d'essais afin de produire celle-ci, mais ils trouvent la description du Prof. Koch tout-à-fait insuffisante pour leur permettre de la produire.

Elections en Espagne—Les conservateurs ont la majorité à Madrid et à Barcelone.

Madrid, 2 février—Aux élections d'hier les conservateurs ont obtenu une majorité à Madrid et à Barcelone. En cette dernière ville il a fallu appeler la police pour disperser les émeutiers. Il n'y a pas eu de désordres autre part. Un grand nombre de personnes se sont abstenues de voter.

Les élections d'hier sont les premières qui ont eu lieu sous la nouvelle loi de suffrage; elles ont résulté en une victoire pour les conservateurs.

Ceux ci ont réussi à obtenir six sièges à Madrid et les libéraux, deux.

Les conservateurs ont été victorieux dans les provinces.

Madrid, 2 février—Les retours reçus des provinces donnent à l'opposition 120 députés sur un total de 427. Les ministres et tous les chefs du parti conservateur sont réélus.

La majorité de Castelar à Huesca est de 600; Sorilla est élu à Barcelone et Margal est élu à Barcelone et à Valence. Salmon, un ex membre républicain, est élu à Madrid.

Le gouvernement espagnol.—Mesures de précaution.

Madrid, 2 février—En apprenant la révolte à Oporto, le gouvernement espagnol a donné l'ordre aux troupes de rester dans leurs casernes, et de prendre d'autres mesures de précautions sur la frontière.

La presse officielle demande avec instances aux gouvernements d'Espagne et du Portugal d'être vigilants à l'égard des faits et gestes de la démocratie.

Le roi Charles de Portugal.

Lisbonne, 2 février—Un grand nombre d'hommes politiques marquants sont allés aujourd'hui au palais royal, afin d'exprimer leur fidélité au trône.

Le roi Charles, en recevant les députés d'Oporto, leur a demandé de remercier les habitants de cette ville de leur attitude loyale pendant la révolte.

Arrestation du Prof. Albuquerque.

Oporto, 2 février—Le Prof. Albuquerque a été arrêté sous l'accusation d'avoir participé à la révolte.

Tous les prisonniers seront jugés sous peu par une cour martiale.

Deux cents hommes et 250 carabines ont été trouvés cachés dans des maisons autour de l'Hôtel-de-Ville, dans le square Dom Pedro.

M. Castelar réélu membre de la Chambre—Emeute à Barcelone.

Madrid, 2 février—M. Castelar a été réélu membre de la Chambre des Députés aux élections qui ont eu lieu hier.

A Barcelone il y a eu plusieurs émeutes dans divers bureaux d'élection. Les émeutiers ont attaqué les fonctionnaires qui gardaient les dits bureaux, et ont réussi à s'emparer des boîtes à scrutins et à les briser.

Quelques-uns des émeutiers ont été arrêtés.

Les retours reçus des provinces continuent à indiquer des gains pour le gouvernement.

Nouvelles de la révolution chilienne.

Buenos Ayres, 2 février—La nouvelle d'un autre engagement, à la hauteur d'Ancud, capitale de l'île de Chiloe, dans l'Archipel Chiloe, est arrivée ici. Le combat naval a eu lieu entre un navire de guerre du gouvernement et un navire des insurgés, celui-ci a été mis hors de combat. On suppose que le deux navires sont celui des insurgés qui a débarqué les soldats de marine rebelles à Ancud et celui du gouvernement, qui a essayé de débarquer des troupes dans le dit port, en se servant du stratagème d'arborer le drapeau anglais.

Les communications qui avaient été rétablies avec Santiago de Chili, la capitale du Chili et autres villes, sont de nouveau interrompues.

Le Freeman Journal—M. McCarthy et Sexton.—Le Dublin Express.

Dublin, 2 février—Le *Freeman Journal* annonce aujourd'hui, que MM. McCarthy et Sexton soumettront ce soir à leurs collègues le résultat de la conférence de Boulogne.

Les "McCarthyrites," ajoute la même feuille, sont anxieux de voir régler le différend en litige, et ont confiance dans la sagesse et le patriotisme de MM. Dillon et O'Brien.

Le *Dublin Express* dit que M. Gladstone a félicité M. Balfour d'être arrivé à soulager la misère dans l'ouest de l'Irlande.

NOUVELLES DIVERSES.

Berlin, 2 février—Le Prof. Koch est à Vienne, en route pour Constantinople.

—La police de Berlin projette une grève pour une augmentation de salaires.

—Le Khédive a requis son médecin privé d'accompagner le Prof. Koch pendant le séjour de celui-ci en Egypte.

Diphthérie.

Chicago, 2 février—Une dépêche de Adair, Iowa, dit:

Une épidémie de diphthérie sévit avec force ici. Trois enfants dans une seule famille, ont succombé à la maladie dans les dernières trente-six heures, ce qui fait cinq morts dans cette famille en dix jours.

Un seul enfant survit.

Deux autres décès ont été constatés ici pendant la semaine, et le nombre de cas graves est grand.

Une Chevelure

Exubérante ne peut être conservée qu'en entretenant le cuir chevelu propre, frais et libre de toute teigne, ainsi que le corps dans une bonne condition de santé. La grande popularité de la Vigueur des Cheveux d'Ayer est due à ce qu'elle nettoie le cuir chevelu, favorise la pousse des cheveux, empêche leur chute, et leur donne ce doux et soyeux luisant si essentiels dans la beauté parfaite.

Frederick Hardy, de Roxbury, Mass., un monsieur âgé de cinquante ans, perdait ses cheveux rapidement et ce qui restait, tournait au gris. Après avoir fait l'essai de différentes préparations, sans aucun bénéfice, il commença à se servir de la Vigueur des Cheveux d'Ayer. "Elle arrêta la chute," écrit-il; "et, à ma grande surprise, fit que mes cheveux blancs (sans teindre le cuir chevelu) devinrent de la même nuance brune qu'ils avaient quand j'étais dans ma vingt-cinquième année."

Dix Ans Plus Jeune.

Mme. Mary Montgomery, de Boston, écrit: "Pendant des années, j'étais obligée de porter un bonnet pour cacher une place chauve sur le sommet de ma tête; mais maintenant, j'ai serré joyeusement mon bonnet, car votre Vigueur des Cheveux en a amené une nouvelle pousse. Je pouvais à peine en croire mes yeux quand je vis d'abord mes cheveux pousser; mais ils y sont, et j'en suis enchantée. *Je parais dix ans plus jeune.*"

Un pareil résultat a eu lieu, en faisant usage de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, pour Mme. O. O. Prescott, de Charlestown, Mass., Mlle. Bessie H. Bedloe, de Berlington, Vt., Mme. J. J. Burton, de Bangor, Me., et d'autres personnes en grand nombre.

La perte des cheveux, peut-être, est due à l'impureté du sang ou aux désordres de l'estomac et du foie, et dans ce cas, un traitement par la Salsepareille d'Ayer ou bien par les Pilules d'Ayer jointes à la Vigueur, peuvent être nécessaires pour donner la santé et le ton à toutes les fonctions des organes du corps. En même temps, on ne saurait trop dire que nul de ces remèdes ne peut faire beaucoup de bien sans un essai persévérant et une stricte attention à la propreté et à la sobriété.

Ayer's Hair Vigor,

Préparée par le Dr J. C. Ayer & Co. Lowell, Ms. Etats-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens et les Parfumeurs.

WASHINGTON.

Produits américains en demande au Brésil.

Washington, D. C., 1er février—Le bureau des républiques américaines a reçu une lettre ainsi conçue d'un négociant marquant au Brésil: "Presque tout ce qui se fabrique en Amérique est bon pour ce pays. La verrerie est très en demande, particulièrement les verres, les petits verres à liqueur, les couteaux et les fourchettes, toutes espèces de ferblanterie de quincaillerie, outils et "notions" de toutes sortes, le coton, étoffes à draps, indiennes et lainages légers.

"En somme, je peux dire que je ne sais pas quel est l'article américain qui ne se vendrait pas. Nous avons besoin de papier, d'articles de bureaux de tous genres, vernis, gants, etc. Nous avons eu récemment la plus forte consignation de marchandises manufacturées venant des Etats-Unis qui ait jamais été envoyée ici, et quoique les prix imposés fussent outrageants, la vente en a été d'une rapidité surprenante.

"Les lampes qui ont été vendues à New York à 85 cents, ont été vendues ici à $3 net, et j'ai disposé de 200 de ces lampes dans deux jours.

"Si j'étais dans les affaires à New York, au lieu de Rio Janeiro, je ferais un grand commerce dans toutes les provinces du Brésil.

"Il faudrait seulement que quelques négociants en gros de New York allassent sur ce marché, et avant longtemps votre population enverrait régulièrement toute les fournitures dont aurait besoin la population du Brésil.

"L'idée de réciprocité de M. Blaine entraînera une augmentation d'affaires avec nous. Cette idée est splendide, et si M. Blaine peut la mettre en vigueur, les deux pays devront lui en être reconnaissants."

Le Sénateur Hearst.

Washington, D. C., 2 février—Pas de de changement dans l'état du sénateur Hearst.

Les funérailles du secrétaire Windom.

New York, 2 février.—Conformément aux ordres reçus de Washington, tous les bureaux de la Trésorerie des Etats-Unis en cette ville étaient fermés aujourd'hui, comme marque de respect à la mémoire du Secrétaire Windom. La douane est restée ouverte de 9 à 10 heures seulement ce matin pour l'expédition des navires. Les édifices étaient drapés de noir et les drapeaux flottaient à mi-mât.

Washington, D. C., 2 février—Toute la ville de Washington était vraiment en deuil aujourd'hui. Les départements exécutifs et les diverses branches étaient fermés toute la journée, et le Congrès ne s'est assemblé qu'à 2 heures de l'après midi.

Les drapeaux sur la Maison Blanche et tous les autres édifices publics étaient hissés à mi mat, ainsi que sur les hôtels et autres maisons de commerce dans toute la ville. Les quatres colonnes en granit sur la façade du département de la trésorerie étaient tendues de noir.

Les départements de la marine et de la justice étaient aussi drapés de noir en mémoire du secrétaire de la trésorerie.

Tout le long de la route du cortège funèbre il y avait une foule silencieuse et respectueuse qui s'inclinait lorsque les funérailles passaient.

Celles ci étaient des plus simples. Seize membres de la garde nationale de la trésorerie commandés par le lieutenant Moore du bureau de la trésorerie agissaient comme porteurs du corps et marchaient à côté du corbillard. Jamais il n'y a eu de funérailles civiques plus nombreuses en cette ville, ce qui était une preuve frappante de l'estime qu'on avait pour le défunt.

Un nombre considérable de couronnes et de fleurs ont été reçues à la maison mortuaire.

Le Président Harrison et sa femme ont envoyé une superbe couronne de violettes, de lys de la vallée attachés avec une bande de ruban pourpre.

Le vice président Morton a envoyé une magnifique couronne de violettes anglaises, de roses et de lys de la vallée.

Un service privé a été dit à la maison mortuaire, auquel assistaient les membres de la famille, les proches parents, le Président, les membres de son cabinet et le vice Président avec leurs femmes et quelques amis personnels.

Le groupe de famille était composé de Mme Windom; son fils et sa belle fille; M. et Mme Wm D. Windom; ses filles Nellie et Florence; son frère et sa nièce, M. George Hatch et Mlle Hatch, du Massachusetts; son beau frère, M. John Douglas, du Minesota.

Le service public à l'église Covenant a commencé à midi. On remarquait dans l'église les principaux fonctionnaires à Washington et leurs familles, incluant le Président et son cabinet; le corps diplomatique, les juges de la cour suprême et de la cour des réclamations; les sénateurs et représentants, les officiers de l'armée et de la marine, les chefs de bureaux et de division dans le département de la trésorerie et les commissaires du district de Colombie. Le Congrès était représenté par un comité spécial, et un comité représentait le club de la Ligue de l'Union de New York. La société Ohio, de New York, dont faisait partie M. Windom, était aussi représentée.

Une foule considérable se trouvait à l'extérieur de l'église.

Après la cérémonie funèbre, les restes ont été transportés au cimetière Rock Creek, où l'inhumation a eu lieu.

M. Cornelius N. Bliss.

New York, 2 février—Une dépêche spéciale de Washington dit:

Il est probable que M. Cornelius N. Bliss fera partie du cabinet à la place de feu M. Windom, si le Président choisit quelqu'un de New York.

S'il fait son choix dans l'Indiana, la nomination de M. John C. New pourrait être possible.

M. Chauncey H. Depew a eu une longue entrevue hier avec le Président, et est parti pour New York cette après-midi.

Guérissez votre toux et mettez-vous à l'abri de la phthisie en prenant à temps le sirop pectoral balsamique Ducongé.

LES MANIFESTATIONS EN BELGIQUE.—On lit, dans un grand journal de Paris:

"Voila la Belgique vouée aux manifestations. Il est question d'organiser quarante meetings et une grande procession finale pour réclamer la révision et en scolie, le suffrage universel. Une partie de la bourgeoisie belge s'associe à ce mouvement; une autre partie proteste, de peur de la Révolution. Il est bien probable que la dislocation du régime actuel sera la conséquence du changement de l'assiette gouvernementale. Mais, est-ce que les révolutions font tant de mal? Est-ce que l'exemple de ses voisins, qui ne s'en trouvent pas plus mal, n'est pas fait pour encourager la Belgique? La France ne pourrait-elle pas lui dire, comme Arria à Pœtus, lui mettant le poignard à la main: "Ça ne fait pas de mal!—*Pœte, non dolet.*"